



**Syria**  
Archéologie, art et histoire

90 | 2013

**Dossier : Recherches actuelles sur l'occupation des périphéries désertiques de la Jordanie aux périodes protohistoriques**

---

Ian HODDER (dir.), *Archaeological Theory Today*, Polity, Cambridge

Pascal Ruby

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/syria/1977>

DOI : [10.4000/syria.1977](https://doi.org/10.4000/syria.1977)

ISSN : 2076-8435

**Éditeur**

IFPO - Institut français du Proche-Orient

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 janvier 2013

Pagination : 482-483

ISBN : 9782351593905

ISSN : 0039-7946

**Référence électronique**

Pascal Ruby, « Ian HODDER (dir.), *Archaeological Theory Today*, Polity, Cambridge », *Syria* [En ligne], 90 | 2013, mis en ligne le 01 juillet 2016, consulté le 22 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/syria/1977> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.1977>

---

© Presses IFPO

## RECENSIONS

**Ian HODDER (dir.), *Archaeological Theory Today*, Polity, Cambridge, 2012, 12,5 x 20,5 cm, 347 p., ISBN : 978-0-7456-5307-5.**

Il est bien révolu ce temps de l'archéologie incarné par le *Old Timer* dans la parabole proposée par K. Flannery en 1982 « *The golden Marshalltown* » : qu'on le regrette ou non, on ne peut plus affirmer comme lui que la théorie en archéologie est anthropologique ou n'est pas. La seconde édition d'*Archaeological Theory Today* (ATT ensuite) dirigée par I. Hodder en apporte une nouvelle et utile démonstration. La comparaison avec l'édition de 2001 laisse apparaître une révision sensible des contenus : sur les 14 contributions, la moitié est constituée de textes originaux tandis que les chapitres « anciens » conservés ont tous été plus ou moins profondément actualisés par leurs auteurs respectifs ; tous témoignent d'une large ouverture vers d'autres disciplines. Pour I. Hodder, la récente maturité de l'archéologie théorique se manifeste d'ailleurs par le retournement de perspective, l'archéologie prétendant de plus en plus contribuer à l'élaboration théorique dont elle se nourrit. Les contributions rassemblées dans ATT s'orientent ainsi vers deux pôles : d'un côté des synthèses bibliographiques des principaux domaines abordés dans le courant théorique présenté, l'auteur se mettant souvent en retrait ; de l'autre, des présentations plus personnalisées des théories elles-mêmes, auxquelles il peut manquer alors l'exposé de leurs applications directes.

En archéologie, la diversité des domaines théoriques est à la fois le reflet de la multiplicité des perspectives de recherches explorées par les archéologues et le produit de paradigmes largement irréconciliables : elle pose très clairement des défis quant à l'unité même de la discipline. De ce point de vue, la formalisation qu'en avait proposée en 1973 D. Clarke dans son article « *The loss of innocence* » est encore largement pertinente. Elle permet par exemple d'envisager la « visualisation archéologique » présentée par S. Moser comme

une composante évidente de la « théorie de l'information archéologique » alors que l'auteur peine à établir le caractère « théorique » de son domaine. D'autres courants ne sont liés à aucun paradigme parce qu'ils ne sont souvent que des formalismes : la *behavior archaeology* présentée par V. LaMotta est compatible avec la plupart des grands schémas explicatifs. C'est sans doute aussi le cas de la « simulation à base d'agents » qu'expose T. Kohler, bien qu'elle suppose comme préalable l'acceptation de la pertinence de la notion de « système complexe » en archéologie.

Les catégories de D. Clarke composent avec des théories contradictoires, comme les archéologies darwinistes présentées ici qui entreraient sans peine dans sa « théorie des concepts ». Des trois « styles » darwinistes identifiés naguère ne demeurent pour l'archéologie que la « théorie de la double transmission » génétique et culturelle (*DIT*) et l'écologie comportementale humaine (*HBE*) : la première fait l'objet d'une présentation très complète par S. Shennan, l'un des archéologues les plus actifs de ce courant ; la seconde est précisément caractérisée par D. Bird et J. O'Connell qui ne parviennent toutefois pas à dissiper l'impression tenace que ce « style » s'épuise un peu dans la mise au point de ses modèles prédictifs aux applications limitées. L'archéologie cognitive développée depuis plus de 30 ans et exposée ici par C. Renfrew n'est pas ou plus darwiniste.

Plusieurs approches se sont développées à partir de l'archéologie post-processuelle, qui partagent de ce fait des traits communs, à commencer par la prégnance de la phénoménologie. *Agency*, paysage et objet (*lato sensu*) sont les principaux domaines ainsi explorés. J. Barrett propose autour de la question de l'intentionnalité une réflexion sur ce que pourrait ou devrait être une extension biologique à la théorie de l'*agency* humaine, ou

sa redéfinition, au risque, ce faisant, d'aller sur les brisées d'approches (comme la neuro-économie) peut-être davantage outillées pour envisager de telles perspectives. Alors que la zoologie évolutionniste, ignorée ici, convoque de plus en plus la notion de culture pour des animaux voire des insectes, J. Barrett suit en quelque sorte la démarche inverse en proposant de fixer comme cadre nouveau de l'*agency* humaine les seules nécessités biologiques de la survie et de la reproduction. De son côté, J. Thomas s'en tient à une argumentation courante : l'archéologie du paysage conventionnelle a hérité une perception née de l'adoption picturale de la perspective, et qui s'est cristallisée à l'époque moderne sous la double et corruptrice influence des préoccupations de l'aristocratie terrienne et du capitalisme naissant ; pour « l'archéologie post-processuelle du paysage », il faut se défaire de cette perception au profit d'une conception phénoménologique qualifiée ici d'« être-dans-le-monde », non seulement dans une acception physique mais aussi, voire surtout, relationnelle.

Ces courants ont en commun d'affecter des « significations » (*meanings*) à toute chose. Les réactions à cette tendance n'ont pas manqué qui sont parties d'un même constat mais ont proposé des pistes de réflexion divergentes : l'attribution de « sens » ferait perdre aux choses leurs qualités *essentiels*, et c'est vers ces dernières que se tournent les approches rangées sous l'étiquette unique de « matérialité ». Bien que traversé par une explicite perplexité à l'égard de ce concept, C. Knappett regroupe sous plusieurs rubriques les différentes dimensions prises par lui, mais cela prend souvent la forme d'un florilège de remarques et de propositions inégalement convaincantes, qui soulignent surtout combien la question relève encore trop, pour notre discipline, du seul débat d'idées, sans guère de transposition dans des études précises. C'est d'autant plus paradoxal que, comme le souligne l'auteur, l'instrumentation méthodologique se limite essentiellement au concept de « chaîne opératoire », ce qui n'apparaîtra pas comme une nouveauté aux « technologues » ni à ceux qui lisent leurs travaux.

Dans ces préoccupations légitimes pour la « matérialité », l'apport le plus intéressant aurait pu être celui de l'« archéologie symétrique »

présentée par B. Olsen. De B. Latour, l'auteur ne retient cependant que l'idée d'asymétrie/symétrie sans les éléments de l'analyse et de la critique de la modernité de l'*Essai* original. Le stratagème retenu pour sortir de l'asymétrie diagnostiquée entre les humains et les choses consiste, en contradiction au moins en partie avec la critique de Latour, à introduire entre autres une approche phénoménologique inspirée d'Heidegger au domaine des choses, l'« Étant » (« *Being* », « *Sein* ») étant à présent en quelque sorte la « chose » elle-même. Le propos n'est pas plus convaincant quand il prend la forme d'une proclamation d'évidences ou d'interrogations désarmantes : les choses sont importantes, pour elles-mêmes et par elles-mêmes, il faut en prendre soin, peut-être même quand elles sont susceptibles d'être « mauvaises » comme « une paire de Nike », « une arme nucléaire ou un camp de concentration » (p. 220) !

Les trois chapitres suivants s'engagent chacun à leur façon dans le débat amorcé dans les années 1990 sur l'importance du politique et de l'éthique dans l'évaluation des interprétations archéologiques. C'est à certaines conséquences de la matérialité des vestiges archéologiques que s'intéresse L. Meskell qui suggère qu'il est possible et souhaitable de théoriser les différentes formes de recours au patrimoine matériel dans les constructions identitaires et, d'une façon générale, « politiques ». Que cette archéologie s'intéresse à des époques anciennes ou récentes, elle soumet les archéologues à des enjeux politiques et éthiques très débattus depuis une trentaine d'années et qui ont sensiblement modifié la démarche archéologique dans le domaine colonial et postcolonial. C. Gosden envisage ces questions en actualisant sa précédente contribution sur le thème : les développements théoriques sont peu repris ici mais sont surtout mises en avant des études récentes sur l'Amérique du Nord, l'Afrique, etc. L'un des deux axes privilégiés s'interroge sur la contribution de l'archéologie à l'histoire coloniale ; l'autre porte sur la façon dont l'archéologie elle-même a pu être conditionnée par le colonialisme. Si l'ambition de la discipline est de devenir post-coloniale, sans y être encore parvenue, l'une des participations au changement devrait venir d'une « archéologie des peuples Indigènes »

réalisée par ces peuples eux-mêmes. La question essentielle, estime C. Colwell-Chanthaphonh, est de savoir si l'archéologie peut être modifiée de l'intérieur ou s'il faut s'attaquer à cette tâche de l'extérieur. L'exemple de l'archéologie états-unienne est l'occasion de retracer la lente émergence de cette problématique qui a débouché, à force de compromis mais surtout de confrontations et de nouvelles lois, sur une participation amérindienne à ces recherches. Les collaborations de plus en plus égalitaires et intégrées se sont multipliées depuis, sans que soit atteinte une réconciliation complète. Le concept d'« archéologie indigène », « pour, par et avec les communautés indigènes » s'est développé récemment sur de telles expériences. Si les rapports parfois conflictuels entre la recherche

archéologique et les peuples indigènes se sont souvent cristallisés au départ autour d'enjeux du patrimoine matériel, l'émergence de ce courant s'accompagne d'une place nouvelle accordée aux traditions orales. La *multivocality*, qui consiste en la multiplication des interprétations alternatives en archéologie de la part d'individus et de groupes, archéologues ou non, professionnels ou non, trouve ici l'une de ses rares transpositions concrètes convaincantes.

Complété par des choix éditoriaux judicieux — bibliographies séparées des différentes contributions et présence d'un index général — *ATT* offre au total un panorama très utile des approches théoriques actuelles en archéologie, de leurs forces et de leurs faiblesses.

Pascal RUBY

**Steven A. ROSEN & Valentine ROUX (éd.), *Techniques and People. Anthropological Perspectives on Technology in the Archaeology of the Proto-Historic and Early Historic Periods in the Southern Levant* (Mémoires et travaux du centre de Recherche Français à Jérusalem. Archéologie et sciences de l'Antiquité et du Moyen Âge 9), De Boccard, Paris, 2009, 21 x 29,7 cm, 278 p., 100 ill., ISBN : 978-2-7018-0269-5.**

« Techniques and People » comprendre les peuples et même comprendre les individus par ce que leur technologie nous livre d'eux : tout est là, c'est à la fois simple et infiniment complexe. C'est le propre des sciences humaines et c'est ce que nous livrent avec intelligence et perspicacité les 14 articles de l'ouvrage de St. A. Rosen et V. Roux.

L'objectif clairement énoncé est la reconstitution de l'organisation sociale et économique des premières sociétés néolithiques et du début des âges des métaux à travers leurs systèmes techniques. Il est question de productions d'objets impliquant autant des savoir-faire (ateliers) que des réseaux d'échanges voire commerciaux structurant les liens entre les communautés. Le terrain d'application est essentiellement le Levant Sud, mais il ne faut pas se laisser abuser par la géographie choisie, le sujet va bien au-delà.

Entre approche synchronique et diachronique, le mot d'orgue est variabilité. Il se décline à travers l'ensemble des chaînes opératoires décrites tout au long de l'ouvrage.

Variabilité des matériaux présentés, variabilité des méthodes d'approche, variabilité des conclusions — on pourrait même dire « variabilité des chercheurs » tant il est vrai que la perception des faits est tributaire de la culture de chacun.

Pierres, os, céramiques, métaux. On perçoit combien, et à quel point, en dépit d'approches différentes l'objectif est le même : l'individu, sa communauté et son temps. La référence à l'individu est rare en préhistoire. Les remontages de nucléus de Beit Eshel nous offrent cette opportunité. On y perçoit les compétences techniques des tailleurs, leur dextérité, leurs intentions premières. Toute personne ayant déjà « tâté » du silex imaginent bien la difficulté et le temps nécessaire à de tels remontages, mais le résultat est là, ô combien !

« How far we have come » (St. A. Rosen, p. 271) : de quoi partons-nous ? Car c'est cela aussi qui est sous-entendu par cette formule. De simples objets quotidiens, souvent aussi anodins qu'une esquille d'os travaillée. Ce qui est de l'ordre de la quasi-anecdote prend un sens tout